

Rachel Khan

“LE DISCOURS VICTIMAIRE DES PSEUDO-ANTIRACISTES M’EST INSUPPORTABLE”

Juriste, scénariste, actrice et écrivain avant d’être femme, noire ou juive, Rachel Khan refuse toute assignation à résidence identitaire et victimaire. Dans son nouvel essai, « Racée » (L’Observatoire), elle se moque des nouvelles idéologies « décoloniales » et « intersectionnelles » qui, sous prétexte d’antiracisme, ne font, selon elle, qu’alimenter les ressentiments.

Propos recueillis par Alexandre Devecchio et Victor Rouart

Vous vous définissez comme « racée ». Qu’entendez-vous par ce terme ?
Je suis issue d’un mélange entre une mère juive polonaise et un père sénégalais et gambien d’origine musulmane mais animiste au départ, avant l’islamisation de l’Afrique de l’Ouest.

« Racée », ce terme délicatement ancien du dictionnaire, est aussi évidemment une réponse espiègle au mot « racisé ». C’est un contrepied et un contre-point de vue aux discours des victimaires et des identitaires. « Racée » est donc à la fois un trait d’humour, qui souligne le fait d’avoir plusieurs « races » en soi et en même temps un jeu de mots par rapport à « racisé ». Je suis décontenancée par l’usage de ce terme « racisé » que j’entends très souvent depuis deux ou trois ans. C’est insupportable, cet essentialisme qui enferme les individus dans une identité-discrimination au nom de la lutte pour l’égalité. Quand on fait de son mieux chaque jour pour s’en sortir, ce mot est d’une violence rare, qui enferme au lieu de libérer. Cette notion assigne les individus à un statut inférieur, en revendiquant du fait de sa couleur de peau un droit à la victimisation.

Vous refusez de vous définir comme une « victime »...
N’en déplaise à certains, je me sens l’inverse d’une victime. Je considère avoir énormément de chance, mais ce genre de position ne crée pas le buzz. J’aurais sans doute fait une carrière plus médiatique si j’avais choisi d’être « entrepreneuse de la victimisation ». En tant que femme, juive, petite-fille de déporté, noire et autres... je coche beaucoup de cases pour pouvoir m’indigner sur ma/mes conditions. Mais au fond, c’est une question de désir et d’estime de soi. Manu Dibango était mon parrain, il a joué avec les plus grands, Nina Simone, Gainsbourg... Il a vécu des déchi-

tures et des obstacles tout au long de sa vie, ce qui ne l’a pas empêché de devenir un artiste international qui a su transcender ses souffrances. C’était un amoureux de la France qui aimait rire. Lorsque quelqu’un lui faisait une réflexion raciste, il préférerait s’en moquer puisque son génie et ses harmonies mettaient tout le monde d’accord. Il faut avoir conscience qu’aujourd’hui, les personnes qui crient le plus à l’injustice sur les plateaux de télévision sont rarement celles qui souffrent le plus. Les vraies victimes n’ont hélas pas la force de parler. Encore moins devant les projecteurs.

N’y a-t-il pas un paradoxe à vouloir lutter contre le racisme tout en employant les mots « race » ou « racisé » ?
Selon moi, le mot « racisé » exprime une frustration. En réalité, ces individus sont dépités que le mot « race » ne figure plus dans la Constitution. Ils auraient aimé pouvoir se raccrocher à cette notion pour accréditer leurs thèses. Ils vont donc réemployer un autre mot assez proche, qui est « racisé ». Nous ne sommes pas dupes. Les individus qui emploient le terme « racisé » ont une nostalgie du mot « race », une nostalgie des ghettos. Ils ne sont pas nés au bon endroit, ni à la bonne période. Ils auraient adoré être en Alabama dans les années 1950. Pas de chance, ils sont en France et en 2021 ! Cela révèle une faille narcissique et paranoïaque mais surtout une dérive et une incohérence idéologiques. Ils pointent du doigt l’« entre-soi » alors même qu’ils prônent la « non-mixité » et sont les premiers à mettre en œuvre ce qu’ils reprochent aux autres. En utilisant ces nouveaux mots et ces nouveaux codes, ils se persuadent que le racisme d’État, tel l’apartheid en Afrique du Sud, est une réalité en France.

Je vais vous raconter une anecdote. À une époque, moi-même je pensais que la plupart des personnes de mon université, Assas, étaient racistes. J’ai commencé à me plaindre auprès de mon père, qui était professeur à la faculté de Tours. Il m’a remise en place très sévèrement... Pour lui, il était inconcevable, non pas que le racisme existe, mais que je m’en serve



“J’aurais dû me lamenter sur mon sort, capitaliser sur ma couleur, mon sexe, ma religion, ma situation... en faisant des sorties comme Camélia Jordana !”

comme moyen de victimisation. J’ai donc pris sur moi et je comprends aujourd’hui pourquoi il me disait de me concentrer sur mes études plutôt que de perdre du temps. Les dogmes qui entrent à l’université aujourd’hui troublent le rapport au travail, puisqu’ils obligent à ne parler qu’en fonction de la race et du sexe, et, dans le même mouvement, rendent illégitimes les enseignements sur l’histoire africaine d’un professeur blanc. C’est très problématique par rapport aux savoirs, à la connaissance et à notre héritage universaliste. Ces idéologies sont une insulte à de grands hommes tels qu’Aimé Césaire, Manu Dibango, Édouard Glissant, ou mon père, qui se sont affranchis de concepts revanchards pour tisser de nouveaux liens et conjuguer leur histoire avec celle de l’Europe.

Ce type de discours empêche-t-il l’intégration ?

Nous avons des enfants, les générations futures dont il faut s’occuper. On ne va tout de même pas leur transmettre l’idée que dans la vie, il faut absolument être une victime ! Imaginez un enfant de 4 ans : « Bonjour je m’appelle Charlie, j’ai 4 ans, je suis racisé. » L’éducation démarrerait mal et les perspectives de cet enfant se retrouveraient très réduites. Mais c’est aussi l’objectif de ces idéologies : ne pas permettre l’égalité dès la naissance pour ensuite s’en plaindre.

Je suis stupéfaite aussi que des personnes, alors que nous sommes en démocratie, s’octroient le droit de parler au nom des gens qui ont à peu près la même couleur de peau qu’elles. Dans notre système démocratique, je n’ai jamais voté pour que Rokhaya Diallo me représente. Pourtant, des gens qui ne me connaissent pas pensent que je partage sa vision des choses car j’ai la même couleur de peau qu’elle. Je suis allée sur un plateau télé récemment pour discuter de l’islamo-gauchisme à l’université et un intervenant me dit gentiment : « Je crois que nous sommes dans le même camp. » Non, je ne crois pas, non... Mais à cet instant, j’ai compris que je devais avoir des cheveux « islamo-gauchistes » !

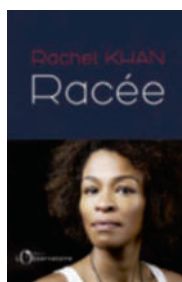
Pour autant, le racisme existe encore dans la société française. Est-ce que vous le niez ?

Ce qui est malhonnête, c’est de penser ou de faire croire que les personnes qui tiennent les mêmes propos que moi sur l’universalisme, qui sont amoureux de la France seraient dans un déni ou n’auraient vécu aucune discrimination. J’ai vécu des choses, je suis aussi active sur le terrain, auprès des jeunes, des détenus, dans les collèges et les lycées... Donc oui, je me bats depuis plus de vingt ans contre les discriminations et par ailleurs, j’ai des douleurs mais je ne veux pas m’y attarder éternellement et nouer une rancœur qui m’empêche de bâtir. Tout le monde a un côté un peu raciste, c’est finalement un phénomène universel. Par nature, l’être humain est intolérant. Ce qui est dangereux aujourd’hui, c’est de constater que des individus, emplis de colère et de rage, alimentent ce racisme. Il y a désormais un risque que des personnes non racistes au départ finissent par en avoir assez de ces discours pleins de ressentiment qu’elles associent à l’ensemble des personnes

arabes, noires et autres. Ce qui pousse à se demander si au fond ces nouveaux « antiracistes » ne sont pas dans cette quête. Je ne suis pas sûre que l’intérêt des entrepreneurs identitaires soit vraiment la lutte contre le racisme, puisque s’il n’y a plus de racisme, ils n’ont plus de raison d’être.

Que pensez-vous de la politique des quotas ?

Je suis opposée aux quotas. Une fois de plus je joue contre « mon camp », j’aurais dû me lamenter sur mon sort, capitaliser sur ma couleur, mon sexe, ma religion, ma situation... en faisant des sorties comme Camélia Jordana ! D’ailleurs, elle devrait nous expliquer comment elle est arrivée à faire cette belle carrière si la France est vraiment gangrenée par le racisme systémique ? Idem pour la chanteuse Yseult, dont j’ai regretté le discours aux Victoires de la musique. Elle chante magnifiquement, les textes sont beaux mais son discours est malvenu. Sa victoire, elle la doit donc à des gens racistes ? La France, ce n’est pas Soweto... Les footballeurs ne sont pas exempts de tout reproche non plus quand on entend Lilian Thuram... S’il considère qu’il y a un racisme d’État en France, il aurait fallu qu’il ne porte pas le maillot de l’équipe de France et qu’il refuse sa sélection. Pour en revenir aux quotas, j’estime qu’ils brisent la véritable méritocratie.



« Racée », de Rachel Khan, L’Observatoire, 160 p., 16 €.

Il y a quelques années, Aïssa Maïga avait demandé à 16 comédiennes d’écrire un texte sur la situation des actrices noires dans le cinéma. Dans mon texte, j’avais écrit que « Noire n’est pas un métier ». Sinon autant dire aux « racisés » de ne rien faire et que la réussite viendra d’elle-même, qu’ils sont déjà le rôle grâce à leur couleur de peau... Malheureusement, lorsque Aïssa Maïga pointe les Noirs, donc les Blancs dans la salle au moment de la cérémonie des César l’année dernière, c’est un moment fortement gênant qui la positionne non pas en tant qu’actrice mais en tant que noire. Je ne comprends pas, Aïssa est une grande comédienne qui n’a pas besoin de ça.

Pourquoi citez-vous si souvent Romain Gary ?

J’ai aimé son rapport aux identités au-delà de son intelligence, la facilité avec laquelle il arrive à changer de peau, de personnage, son amour pour la France et les mots. Il est allé sur des chemins inexplorés comme dans *Chien blanc*, où il raconte précisément ce qu’est en train de refaire Black Lives Matter, en moquant cette intolérance, par vengeance et colère, qui ne mène nulle part. Il avait écrit ce roman car son ex-compagne de l’époque, Jean Seberg, se rapprochait de l’idéologie des Black Panthers. Il ironise sur ce mouvement en évoquant les incohérences de ses membres qui se convertissaient à l’islam, alors même que les musulmans ont participé très activement à l’esclavage. Une pratique inhumaine qui existe encore aujourd’hui dans certains pays et que nous devons combattre tous ensemble à l’échelle mondiale, plutôt que de nous prendre pour Angela Davis. ■

Propos recueillis par Alexandre Devecchio et Victor Rouart

Lire la version longue sur [LeFigaroVox](https://www.lefigaro.fr)